

Une réunion de maires sur l'accueil des gens du voyage tourne à l'invective :

« Ce sont des spécialistes de l'invasion »

La table ronde s'est transformée en attaque au bazooka. Cinquante maires, essentiellement de droite, étaient invités mardi par l'Amif – Association des maires d'Ile-de-France – et son président Claude Pernès, le maire (UDF) de Rosny-sous-Bois, à échanger leurs expériences sur « le problème de l'accueil des gens du voyage ». À défaut de trouver des solutions, les édiles se sont défoulés tous azimuts. Rubrique entomologie : « *Ils (les nomades, ndr) sont comme des sauterelles qui tombent sur votre secteur. La seule solution : labourer les champs pour plus en avoir* », a lancé Daniel Mertian de Muller, le maire (divers droite) de Buc (Yvelines). Catégorie inclassable : « *Ce sont des spécialistes de l'invasion. Peu d'obstacles leur résistent. Si vous installez des bittes rétractables et que leur voiture se plante dedans, vous êtes responsable* » a claqué Marie-Christine Nungesser, directrice du parc du Trambly (Val-de-Marne), qui reçoit régulièrement la visite de ces « indésirables ». Section roman : « *Depuis Quasimodo et Esmeralda, nous n'avons pas réussi à trouver une cohabitation harmonieuse* » a lâché Claude Pernès.

8000 caravanes. Sans remonter jusque-là, la loi Besson du 31 mai 1990 – qui institue des aires de stationnement pour les communes de plus de 5000 habitants – a été vouée aux gémonies : question propreté et relation avec le voisinage, le bilan est catastrophique. En outre, un sondage réalisé auprès des élus franciliens

a montré que 95 % des édiles souhaitent que le délit de pénétration dans une propriété privée soit sanctionné sans obligation de référé. Le même pourcentage trouve anormal que les gens du voyage ne paient pas d'impôts. En région parisienne, 8000 à 9000 caravanes tournent et seulement 500 places existent. « *Ils arrivent sans prévenir. Ils s'installent là où ils le souhaitent. Ils repartent quand ils veulent* » a expliqué Claude Pernès.

Pour illustrer le propos, chacun y est allé de sa petite histoire. Christine Nungesser a tout essayé pour les dissuader de venir dans son parc de loisirs. Couper les bouches à incendie, se mettre au travers de leur route, appeler la police. Rien n'y fait. Les référés d'expulsion tournent court. « *Lorsque les policiers se pointent, ils changent de parking* ». Jean-Claude Mesjak, le maire (PS) de Villepinte (Seine-Saint-Denis), a payé l'addition l'année dernière. 1,2 millions de francs de dégradations au parc des expositions. Mesjak ne digère toujours pas : « *La population les rejette et nous sanctionne. Aux dernières législatives, le vote FN a augmenté de 4 à 5 %.* »

Allocations familiales. À ce stade, la proposition de loi du sénateur Jean-Paul Delevoye (RPR) a fait l'effet d'une soupe bien claire. Présentées au premier trimestre 1998, ses suggestions devraient faciliter les expulsions sur les terrains privés, renforcer les schémas départementaux et mutualiser les coûts : toutes les communes devront payer. Pernès

voudrait bien aller plus loin : faire acheter par les gens du voyage les parcelles des terrains qu'ils occupent. Marie-Christine Nungesser a carrément proposé de supprimer les allocations familiales à la source. Des maires ont suggéré la création d'un organisme officiel (type Sonacotra) qui comblerait l'absence d'interlocuteur dans la relation édiles-gens du voyage. Cette structure pourrait gérer, voire acquérir, des terrains d'accueil.

La bataille était déséquilibrée. L'unique représentant des gens du voyage, Bernard Monnier, de l'URAVIF¹, a expliqué qu'on ne pouvait pas répondre « aire de stationnement » ou « sédentarisation ». Michel Borrel², fin con-naisseur des gens du voyage, a ajouté : « *Il faut casser ce dialogue de sourds. Responsabiliser les gens du voyage, c'est bien beau. Mais peu voudront prendre le pouvoir.* »

Pour améliorer la situation, il faudrait passer à autre chose que du tir de mortier sur des « voleurs de poules ». « *On est loin de la solution*, a commenté Claude Pernès. *Les cohabitations réussies sont rares.* » Et le dialogue mal embouché.

Didier Arnaud

1 – URAVIF : Union régionale des associations des gens du voyage et des tziganes d'Ile-de-France.

2 – Responsable de l'Association départementale des amis et des familles des gens du voyage de Seine-et-Marne.

Du rejet à la fascination

Variation contemporaine
sur le thème de l'« étranger » gitan

M a n u e l a V i c e n t e

Les considérations des maires de l'AMIF (voir coupure de presse ci-contre) nous incitent à réagir sur les représentations que l'on se fait généralement des nomades, plus précisément sur la façon dont des élus locaux reprennent à leur compte le stéréotype de la déviance véhiculé par la figure des *gens du voyage*, en l'occurrence les Gitans : sales, voleurs, magouilleurs et, plus récemment, trafiquants de drogue. Tout laisse penser que les Gitans n'auraient de place que dans le registre du fantasme, de l'imaginaire.

À titre d'anecdote, notons qu'en 1993, le maire d'un petit village du sud de la France a manifesté le refus délibéré de recevoir la sociologue qui enquêtait dans la région : « *Ce village, lui dit-il, s'est entièrement repeuplé avec des Gitans, je ne vois pas l'intérêt que cela présente pour la sociologie...* » Et d'ajouter : « *Ils ne veulent pas s'intégrer, ils restent dans la magouille et, question hygiène, les Gitans sont sales. Ils transportent des microbes, des maladies.* »

Ce village a été étudié dans le cadre d'un travail de recherche sur le repeuplement des communes rurales¹. Ici, les nouveaux résidents se distinguent de ceux des localités voisines par leur étiquette ethnique : si le flux migratoire vers la campagne est, partout, source d'inquiétude chez *les gens du pays* qui se demandent ce que va devenir la localité avec tous ces *étrangers* qui envahissent l'espace villageois, le devenir est des plus sombre quand *l'étranger*, gitan, est stigmatisé de malédiction et fait corps avec ce flux migratoire contemporain. Partout, les villageois scrutent les *nouveaux*, les *étrangers*, cherchant à savoir d'où viennent ces intrus, qui sont ces perturbateurs et ce qu'ils font... Dans ce village qui se repeuple avec des Gitans, l'attribution ethnique suffit, à elle seule, pour se faire une idée de ces *nouveaux* et de ce qu'ils font. Le stéréotype négatif qui colle de façon indélébile à la peau du Gitan alimente chez les *Payos* (les non-Gitans) des fantasmes de répulsion. Les villageois savent qu'avant de s'installer sur le territoire de



Gina Lollobrigida et Anthony Quinn, dans *Notre Dame de Paris*, film de Jean Delannoy, 1956

1 – J'ai présenté les premiers résultats de ce travail sous le titre : « *Gitans et néo-résidents, deux figures de l'altérité* », *Hommes et Migrations*, n° 1176 (« *L'étranger à la campagne* »), mai 1994, p. 6-8 et 15-21, et « *Regards sur une population gitane* », *Journal des Anthropologues*, n° 59 (« *Territoires de l'altérité* »), janvier-mars 1995, p. 49-62.



Détective, n° 378,
23 janvier 1936

la commune, ces Gitans ont séjourné une dizaine d'années sur un terrain vague, dans un lieu-dit connu pour être l'endroit où se trouvait alors la décharge municipale. Dans l'imaginaire collectif villageois, ce détail n'est pas anodin.

Mon propos se limite à la connaissance que j'ai des Gitans ². Mes observations de terrain dans des villages en Languedoc ainsi que les contacts que j'ai eu avec les Gitans d'Espagne dans le milieu flamenco, me poussent à relativiser un certain nombre de clichés qui englobent les gens du voyage dans un « corps étranger ». Les maires de l'AMIF (et d'ailleurs) reprennent l'idée commune que l'on se fait généralement des Gitans à partir du regard que l'on porte sur eux. La force des représentations est en effet liée à cet organe des sens qu'est l'œil, « médiateur de toutes les liaisons de réciprocité d'action qui peuvent naître d'un échange de regard entre deux personnes » ³. Dans le champ des relations sociales, la vue et l'ouï-dire font appel à une logique des sens qui façonne le regard porté sur autrui (sur l'Autre) par la médiation du langage. Vecteur des représentations, le langage structure la pensée sociale ; il est une mise en acte de l'imaginaire collectif ⁴. A la lumière de cette logique, les dires des élus locaux à propos de cette population errante sont censés entretenir la mauvaise réputation du groupe et le maintien des stéréotypes qui consolident l'altérité gitane.

2 – Pour une connaissance plus large du problème nous pouvons nous référer aux travaux de Jean-Pierre Liégeois : *Roma, Tsiganes et voyageurs*, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 1994 et « Le Discours de l'ordre, pouvoirs publics et minorités culturelles », *Esprit*, mai 1980, p. 17-83.

3 – Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, notamment « Essai sur la sociologie des sens », p. 223-238. Également, de Freddy Raphaël, « L'étranger de Georg Simmel », in *Georg Simmel, la sociologie et l'expérience du monde*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p. 257-276.

4 – Denise Jodelet, « Les représentations sociales, un domaine en expansion », in Denise Jodelet (sous la direction de), *Les Représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 47-77. Également, Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997.

Dans notre monde contemporain, où la spécialisation pousse de plus en plus les acteurs sociaux à affiner un profil de compétences, les gens du voyage sont vus comme particulièrement performants dans l'art et la façon de s'emparer du territoire : *spécialistes de l'invasion*, ils incarnent l'image de la barbarie et sont indésirables.

Construction sociale de « l'étranger » gitan sur la scène de l'histoire

Indésirables, les Gitans l'étaient déjà au XV^{ème} siècle lorsqu'ils firent leur apparition en Europe, créant le trouble parmi les populations autochtones d'Occident qui regardaient ces *gens du voyage* à la fois avec curiosité et frayeur. L'existence du groupe sur la scène de l'histoire bute sur la difficulté à percer le mystère des origines, notamment territoriales de ces migrants. Dispersés çà et là en Europe ils faisaient jadis de ce continent un espace de « libre circulation ».

Les stéréotypies associées à l'*étrangéité* de ces *voyageurs*, remontent à plusieurs siècles d'histoire, de même que les réactions épidermiques qu'ils suscitent encore aujourd'hui. L'impossibilité d'identifier ces étrangers à une Nation, à un peuple, a posé une énigme qui a tracé les contours d'une étrange figure de l'humanité. « Sans territoire », ces migrants ont intériorisé au plus profond de leur être le regard hostile des populations d'accueil : regard inaltérable qui résiste au temps et perpétue ainsi à travers les âges le temps des gitans. Sur ce point, les travaux traitant de l'histoire des Tsiganes⁵ et ceux consacrés à la tradition orale, mythes, contes et légendes éclairent le discours dépréciatif qui, hier comme aujourd'hui, entretient la méconnaissance des Tsiganes⁶. L'idée que l'on se fait des gens du voyage reste cantonnée à des images archaïques produites par le psychisme humain qui sont des projections sur autrui, pour préserver l'estime de soi. Concernant les Gitans, ces images qui puisent dans l'imaginaire une certaine harmonie entre l'être et le paraître et entre le corps et l'esprit se polarisent sur le paraître et sur le corps : l'allure physique (la dégaine, le vêtement), la couleur de la peau (la race), l'odeur (ils puent), le parler (bizarre), etc., sont autant de détails sur lesquels se fondent à la fois l'*étrangéité* et les représentations négatives du groupe. Au XVII^{ème} siècle en Espagne, l'orthodoxie religieuse considérait les Gitans comme une secte, comme une sorte d'hérésie... « *Ces gens-là sont plus dangereux pour la chrétienté que les Morisques et toutes les hérésies du passé car ils s'adressent davantage au corps qu'à l'esprit.* »⁷ On voyait les Gitans comme une communauté dévoyée, régie par les passions désordonnées de l'âme et les plaisirs sensuels.

Mais, restons dans le monde contemporain : « *Question propriété et relations avec le voisinage, le bilan est catastrophique* »... disent les maires de l'AMIF.

5 – Terme générique qui englobe les Roms, les Gitans, les Manouches...

6 – Cf. François de Vaux de Foletier, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Paris, Fayard, 1970 ; Bernard Leblon, *Les Gitans d'Espagne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985 ; Veronika Görög-Karady, « Le folklore du mépris », in *Cahiers de Littérature Orale*, Éditions Langues'O, n° 30, 1991, p. 115-153. Également de Michel Degrange, « L'apprentissage d'un stéréotype : "le" Tzigane », *Pluriel*, n° 23, 1980, p. 53-73.

7 – Salazar de Mendoza, représentant des Cortès, 1618. Cité par Bernard Leblon, *op. cit.*

Voyons quel a été le périple et l'irruption soudaine des Gitans installés dans ce petit village évoqué plus haut et observé au cours de mon enquête de terrain. Arrêtons-nous un instant sur l'itinéraire du groupe au cours de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. L'itinérance apporte ici un éclairage sur des images qui enferment les Gitans dans la saleté qu'ils semblent personnifier.

Du registre des fantasmes à celui des catégorisations sociales

Dans les années 50, ces Gitans transitaient dans la région. Semi-nomades, ils avaient un point de ralliement dans le quartier vétuste d'une ville moyenne où ils entretenaient des relations de voisinage avec les gens du pays appartenant aux catégories sociales les plus défavorisées et avec d'autres migrants (espagnols réfugiés en France).

Autour des années 60, l'hygiène s'impose comme une nécessité sociale dans le processus d'intégration et d'émancipation des couches les plus défavorisées de la population. Concrètement, la réhabilitation de ce quartier insalubre au programme des nouvelles politiques urbaines, coïncide avec les premières constructions de logements sociaux à la périphérie de la ville : des constructions HLM réservées aux « pauvres ». Les Gitans *inclassables* dans les stratifications auxquelles on recourt habituellement pour identifier des individus et des groupes à une catégorie sociale font figure d'« a-sociaux », difficiles à caser...

Il est des situations sociales où la réalité dépasse la fiction : les pouvoirs publics, pris dans l'idéologie « hygiéniste » du projet de réhabilitation du quartier, concédèrent aux Gitans un droit de stationnement sur un terrain vague attendant à la décharge municipale ! Ainsi, l'opération de « nettoyage » du quartier assigna à résidence les Gitans à la proximité des ordures ménagères. Pendant une dizaine d'années, ces gens du voyage ont eu pour seules relations de voisinage des rats et toutes sortes de détritus.

Bilan catastrophique pour les Gitans : un incendie se déclenche un jour au beau milieu des ordures ; les flammes gagnent leur demeure, un sinistre bidonville qui regroupait une centaine de Gitans. Face à l'ampleur des dégâts, des notables locaux prirent alors en main le destin des Gitans faisant pression sur les représentants des pouvoirs publics pour que ce groupe soit relogé dans des conditions humaines. Parallèlement se créa une association de protection et d'accueil de la population gitane, composée de Gitans et de non-Gitans (notables et travailleurs sociaux).

Au tournant des années 70 (moment où s'amorce le repeuplement des campagnes), les Gitans furent relogés dans un lotissement



HLM sur le territoire de cette commune où ils résident toujours aujourd'hui. Le lotissement, pensé au départ par les pouvoirs publics comme une cité de transit destinée à reloger les Gitans en ville et en ordre dispersé – pour qu'« ils » s'intègrent mieux – devint au fil des années une cité gitane où le métier de ferrailleur n'était pas censé importuner le voisinage. Les Gitans entendaient ainsi préserver leur culture. L'association d'aide à la population gitane, quant à elle, prônait le droit à la différence.

Bilan catastrophique pour les villageois : au recensement de 1990, la commune compte 400 Gitans pour une population totale de 600 habitants et autant de caravanes que de logements construits en dur. De plus, le lien de solidarité organique qui soude entre eux les membres de la communauté et sous-tend la cohésion du groupe préserve l'entresoi, un trait de la culture gitane qui déconcerte tout autant les villageois que les représentants des pouvoirs publics. Le taux de natalité chez les Gitans frappe également les esprits : aux yeux des non-Gitans, tout cela est signe d'anomalie... « *Ils vivent entre eux, ils se marient entre eux, ils ont dix enfants et parfois plus : vous trouvez ça normal vous ?* »

En fait, cette situation villageoise (qui peut être considérée comme « atypique » ou « non représentative ») est aberrante. On pense aux institutions étatiques qui classent les Gitans au rang de minorité ethnique : la dite « minorité » est en réalité, chiffres à l'appui, majoritaire en nombre sur le territoire de cette commune. Pouvons-nous pour autant dire des Gitans qu'ils représentent « une majorité » au sein de la *majorité* ! Cela est impensable. L'observation, qui fait apparaître ici une distorsion des antonymes majorité/minorité, invite la sociologie à se pencher sur des représentations qui émergent d'une réalité sociale « inédite »⁸ : une réalité villageoise où l'idéologie dominante, qui pèse ici de tout son poids dans la logique de classement des minorités, ne va pas de soi.

Autre paradoxe, dans nos sociétés contemporaines caractérisées par la très grande mobilité des hommes et des marchandises, (élargissement des frontières, délocalisations de tous ordres et mondialisation des échanges), ces *gens du voyage* sont en voie de sédentarisation. Vu le nombre de caravanes et vu que les Gitans achètent des terrains en zone constructible, les autochtones se représentent la nouvelle population comme un groupe qui navigue à contre-courant... Le processus de sédentarisation des Gitans soulève de nombreux problèmes, notamment en ce qui concerne la restructuration de l'habitat : « *Ils ont tué le village* », conclut une villageoise...



« *La brune gitane tenait dans ses bras un enfant : son fils ou quelque enfant trouvé, sinon volé.* »
« Les errants tragiques »,
Détective, n° 191, 23 juin 1932

8 – Cf. Hélène Bézille, « Les représentations en question », *Éducatives*, n° 10 (« Représentations »), novembre-décembre, 1996, p. 12-15 ; et Manuela Vicente, « Les Gitans, une catégorie du sens commun » qui, entre les représentations communes et les représentations savantes, pose la question des représentations du sens commun du chercheur, *Idem*, p. 52-55.

Moralité : qu'ils voyagent ou qu'ils soient sédentaires les Gitans symbolisent les forces du mal.

Compte tenu des circonstances dans lesquelles ce groupe a fait son apparition au village et de l'effet de masse qu'il produit vingt ans après sur le territoire, le cliché du *gitan sale* prend des proportions extrêmes qui hante les villageois. La hantise se conjugue à la peur du fléau social et s'exprime par le sentiment d'être envahis, pollués, infectés par la nouvelle population. La saleté représente le risque de contaminer les *gens du pays*. Elle met en péril le collectif villageois et de fil en aiguille l'intégrité du corps social dans son ensemble. Nous voyons là de quelle façon l'hygiène participe à la construction sociale de l'*étranger* dans l'espace de cohabitation.

Et si ce cliché de la saleté n'était que mensonge,... si les Gitans n'étaient ni plus ni moins sales que « nous » ?

Ajoutons, pour clore sur l'idéologie de la propreté, qu'au-delà de ce contexte villageois, la saleté et la barbarie vont de pair et sont redoutables dans ce monde civilisé qui est le « nôtre » où la guerre est désormais pensée en termes d'hygiène : des *guerre propres*, des *frappes chirurgicales* sans effusion de sang si ce n'est quelques soi-disant *dommages collatéraux*, grâce à une technologie de pointe dont des « spécialistes de l'ordre » expérimentent aujourd'hui, pour le bien de l'humanité, le degré de performance.

Autour d'un mythe fondateur, les paradoxes de la liberté

« Ils sont comme des sauterelles qui tombent sur votre secteur. »

*« Ils arrivent sans prévenir, ils s'installent là où ils le souhaitent.
Ils repartent quand ils veulent. »*

Le mythe du gitan voyageur alimente un rêve de liberté et d'évasion qui séduit parfois le non-Gitan : rêve d'être un homme libre, déchargé de toute contrainte, libre de transgresser la loi sans la moindre peur d'une quelconque punition... La liberté à l'état brut, remplie d'images exotiques, symboles d'un ailleurs d'autant plus idéalisé qu'il est méconnu et auquel on ne peut s'identifier qu'en rêvant. Entre ce fantasme de liberté et la réalité, le rêve tourne au cauchemar quand les gens du voyage sont là, en chair et en os, sur votre secteur tels des bestioles, *des sauterelles*, amenées par un souffle dévastateur. Seul le Père Éternel pourrait venir à bout de ce sombre nuage... Image biblique, cette représentation range les *spécialistes de l'invasion* du côté de l'espèce animale, non domestiquée. Elle laisse pressentir les *gens du voyage* comme détenteurs de forces maléfiques qui seraient censées produire des ravages partout où ils se posent. Comme nous l'avons observé sur le terrain, c'est le nombre et surtout la promiscuité, le corps-à-corps, qui suscite la peur.

En réalité, si les Gitans sont solidaires les uns des autres, s'ils vivent effectivement entre-eux et marchent ensemble, ils ne s'installent pas pour autant là où ils le souhaitent. Ce qui rend leur présence insupportable, c'est également (nous semble-t-il) de les voir dépendants de « nous », de notre société où ils sont immergés et dans laquelle ils construisent, avec une certaine fierté, leur *gitanéité*. Autrement dit, leur autonomie. En fait, en maintenant leur autonomie, ils montrent qu'ils sont libres, non pas de faire ce qu'ils veulent, mais de décider qui ils sont. Ils montrent ainsi que l'on peut être « autre » parmi les autres, ou, selon Patrick Williams, qui élargit ce fait à la diversité de l'ethnie tzigane, « *que dans le monde il est possible de construire d'autres mondes* »⁹.

La capacité qu'ont les Gitans de conjuguer dépendance, autonomie et dispersion mobilise chez « eux » un savoir leur permettant de s'adapter au contexte du moment, tout en restant gitans. Ce savoir, perçu par les non-Gitans comme étant de l'ordre de l'imposture, est interprété comme un refus de s'intégrer et condamne les Gitans au rejet. Ils paient ainsi le prix de leur différence. Mais, les Gitans ont appris à vivre avec le rejet auquel ils sont confrontés ; ils connaissent notre monde bien mieux que nous ne connaissons le leur.

9 – Patrick Williams, « Une ethnologie des Tsiganes », *Études Tsiganes*, volume 4, 1994, « Introduction », p. 4-7. Lire également, du même auteur, « Terre d'asile, terre d'exil : l'Europe des Tsiganes », in *Ethnies*, n° 15, 1993, p. 7-10.

Jean-Marc Scialom, 1990



10 – Sur la réglementation des lieux de stationnement, Cf. Laurent Janodet et Candida Ferreira, *Les Tsiganes et les Gens du voyage dans la cité*, Paris, L'Harmattan, 1993.
Lire également les article de Jean-Bertrand Bary, « La loi et l'esprit des Lois » et de Loïc Le Gal, « Le stationnement des Tsiganes et Voyageurs », in *Monde Gitane*, n° 81-82, 1991, respectivement p. 38-48 et p. 49-56.

11 – Henriette Asséo, *Les Tsiganes en Europe*, Paris, Gallimard, 1997.

Non, les Gitans ne se posent pas systématiquement où bon leur semble¹⁰. Rappelons, qu'entre 1912 et 1969, ils étaient porteurs d'un carnet anthropométrique permettant aux autorités administratives locales de contrôler leurs allers et venues. Les gens du voyage, dispensés aujourd'hui de cette « carte d'identité » qui faisait d'eux, non seulement des « apatrides » mais également des délinquants en puissance – qui dit anthropométrie dit « *technique de mesure des différentes parties du corps et méthode d'identification des criminels, reposant sur la description du corps* » (*Le Petit Larousse*) – sont soumis à de nouvelles réglementations. Le port du carnet anthropométrique a laissé des traces dans la mémoire collective et la stéréotypie du Gitan délinquant – hors la loi – demeure intacte. Autrefois, voleur-de-poules et voleur-d'enfants, le Gitan est aujourd'hui voleur-de-voitures.

Au XVII^{ème} siècle, raconte la chronique¹¹, les Gitanes *diseuses de bonne aventure*, considérées par les représentants de l'ordre public comme *des trafiquantes d'illusion*, étaient poursuivies et punies par la loi... De nos jours, les Gitans sont vus comme des *trafiquants* de drogue : le monde évolue et les représentations autour de la figure du Gitan-déviant suivent cette évolution dans un mouvement de va-et-vient entre des phénomènes de société et la rubrique des faits divers.

Tout cela nous pousse à nous demander, quel maire voudrait d'une population gitane dans sa commune ?

Nomadisme et sédentarité

Chemin faisant sur nos terrains d'enquête (nous sommes toujours en Languedoc), un autre village de même taille que le précédent accueille, en 1975, des Gitans : une trentaine environ qui transitent dans la région et s'emploient aux travaux saisonniers dans l'agriculture. *Des sauterelles ?...* Peut-être. Avec les Gitans, on ne sait jamais... On dit qu'ils ont l'art de brouiller les pistes et que « *peu d'obstacles leur résistent* »...

Les maires de l'AMIF remarquent que : « *Depuis Quasimodo et Esméralda, nous n'avons pas réussi à trouver une cohabitation harmonieuse* »...

Cependant, sur mon terrain, le premier adjoint au maire précise... « *Ce village est leur Commune de rattachement. [...] Les Gitans, vous savez comment ils sont heu... c'est des Gitans, ils vivent à la gitane. On dit qu'ils sont sales, on dit qu'ils sont voleurs, c'est bien possible, mais nous, on n'a pas de problèmes avec eux. Au village, ils font leur vie, ils se tiennent bien.* »

Il est des situations où les « étrangers », même gitans, sont bons à prendre. Ceux-là sont arrivés au village au moment des vendanges,

l'école était sur le point de fermer par manque d'effectifs... « *Alors, raconte un vigneron de 72 ans, ancien conseiller municipal, il nous est venu à l'idée d'inscrire les petits Gitans à l'école. Car, un village sans école, ce n'est plus tout à fait un village.* » Comme dans le village précédent, la réalité dépasse la fiction : les Gitans, pour la plupart illettrés, ont sauvé l'école, une institution qui assure le maintien du collectif villageois.

Curieusement, ici, à l'inverse du premier village évoqué, les Gitans sont tolérés en tant que tels. Or, nous savons que c'est précisément dans les campagnes que s'exprimait jadis la plus grande hostilité à l'égard du nomadisme, intolérable pour des sédentaires. Aujourd'hui, dans ce village de « vieux », le nomadisme n'est pas synonyme de désordre et la famille étendue, pas plus que le nombre élevé d'enfants en bas âge, ne sont vus comme une anomalie. Au contraire, c'est une richesse, un signe de vitalité et de prospérité. Aux dires des non-Gitans, la présence des Gitans ne perturbe pas la vie de village. Cette localité serait-elle l'exception qui confirme la règle ? Comment expliquer l'harmonie de cette *cohabitation* ?

L'agriculture dans la région étant en perte de vitesse, la chance pour le vigneron d'avoir sous la main des Gitans habitués au système de la cueillette dissipe la peur de l'invasion et du désordre. Ici, les autochtones redoutent bien plus les mesures dictées par Bruxelles à propos de la politique agricole que la présence des Gitans au village. Depuis 1957, les vignerons résistent à cette politique *du grand qui mange le petit* (disent-ils).

Pouvons-nous cependant imaginer ces villageois comme autant de « Quasimodo » ? Autant de « Quasimodo » qui auraient assumé jusqu'à ce jour les connotations péjoratives (plouc, cul-terreux) associées à l'expression « paysan » ? À moins que l'harmonie de cette cohabitation ne tienne qu'à une situation sociale où les interdépendances humaines seraient de l'ordre de la survie. Nous pouvons nous représenter ici la connivence entre Gitans et Paysans comme une sorte de « jumelage » où l'Un apprivoise l'Autre, ou bien encore comme un accord tacite, « un pacte », conclu d'homme à homme entre Gitans et non-Gitans tous deux au rang des minorités, des « petits » : ensemble et chacun à sa manière, ils tentent de faire face à la logique du « grand » qui menace tout autant l'existence sociale du Gitan nomade que celle du paysan sédentaire.



Ferdinand Koçi, 1995

Pourquoi tant de préjugés ? Pourquoi les maires d'Île-de-France (et autres élus) s'acharnent-ils contre les *gens du voyage* ? Représentent-ils un danger réel ? À moins que, au quotidien, les Gitans n'assument les traits de notre société nous renvoyant ainsi en miroir des images brutes du monde non gitan, à savoir : l'image de la corruption, les détournements de fonds publics et autres affaires scandaleuses dont les médias font des gorges chaudes...

Du rejet à la fascination ou comment faire d'un mal un bien ?

À l'antipode des stéréotypes négatifs et de la laideur, la force de l'art produit un effet détonnant : le sublime, la beauté, le charme, occupent le devant de la scène quand les Gitans sont en représentation dans les salles de concert, les théâtres, sur les écrans de télévision ou aux rayons *musiques du monde*. En bons *spécialistes*, les gens du voyage ont *envahi* le monde du spectacle et, qu'ils s'appellent Django Reinhardt, Manitas de Plata, Gipsy Kings (en France) ou Concha Vargas, Camarón de la Isla et bien d'autres (en Espagne), ces artistes, figures du chant, de la guitare et de la danse, sont internationalement connus du grand public et représentent « la crème » : une élite digne d'intérêt et de respect qui se donne à voir sur scène.

Le spectacle en tant que divertissement et la représentation comme un moment d'émotion se déroulent à distance, éloignant de nous les pires images que l'on se fait du monde. Par la vue et l'ouïe, le monde qui est représenté affecte le spectateur sans le toucher directement. La représentation opère une distance et le bon usage des distances peut faire d'un mal un bien dès lors que ce que l'on met en représentation, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. « Carmen », la célèbre Gitane de l'œuvre théâtrale de Mérimée, mise en scène et reprise sous de multiples versions, n'est qu'un exemple du bon usage des distances dans l'acte de représenter.

Revenons à la réalité des Tsiganes. Bien avant qu'ils n'arrivent en Europe, on raconte (François de Vaux de Foletier, 1971) que quelques mil-

Déetective, n° 384,
5 mars 1936



liers auraient été envoyés par le roi de l'Inde à son cousin le roi de Perse, désireux de faire le bonheur de ses sujets en leur offrant gratuitement de la musique... Or, de nos jours, les Gipsy Kings font le bonheur des consommateurs qui remplissent leur charriot dans les supermarchés au rythme de la rumba gitane. Les temps changent et l'histoire se répète : ces Tsiganes talentueux font aujourd'hui le bonheur du consommateur, le bonheur également des intermédiaires du marché de la musique ; du marché de l'art en général. Le bon usage des distances nous ferait-il oublier qu'ils sont *sales, voleurs, trafiquants, magouilleurs* ?...

Autre question : ces artistes, qui ont puisé dans la *gitanéité* les atouts d'une possible reconnaissance sociale, abandonnent-ils leur milieu à l'heure du succès ? Non. C'est précisément ce qui fait à la fois leur vérité et leur originalité.

Concha Vargas, *bailaora*, danseuse de flamenco, relève l'ambiguïté qui existe entre d'une part, le mépris, la non-reconnaissance des Gitans et d'autre part, la valorisation de la figure de l'artiste. Au cours d'une interview¹², la *bailaora* évoque l'œuvre qui la fit connaître à l'âge de vingt ans dans le monde entier et fait allusion aux pratiques de mutilation et autres marques imprimées sur le corps des Gitans. Il faut savoir qu'en Espagne, sous le règne des Rois Catholiques, les peines infligées aux Juifs et aux Morisques n'épargnèrent pas les gens du voyage ; la persécution et la sédentarisation forcée attaquaient de plein fouet les Gitans¹³. Concha Vargas témoigne du rejet : « *L'œuvre "camelamos naquerar" disait des choses qui remontaient très loin dans l'histoire. [...] Les Rois Catholiques n'aimaient pas les Gitans. Alors j'ai appris qu'on envoyait les Gitans aux galères, qu'on leur coupait l'oreille ou la main parce qu'ils étaient gitans [...]. C'est curieux, dans une feria, un rocío, tout le monde veut être gitan. Passé ce moment de fièvre qui dure le temps de la fête et tout de suite se dresse le parapet... dès que la fête est finie, commence le rejet [...]. Cela n'a pas d'explication. Le rejet est là et moi, ça me fait mal [...]. Ça me fait mal de devoir dire qui je suis pour être reçue correctement. Regarde, je vais quelque part et comme je suis gitane on ne me reçoit pas bien. Je dis "Concha Vargas, bailadora" et immédiatement on me reçoit comme il se doit.* »

En Andalousie, les rituels festifs ont toujours été des moments de fusion intense entre Gitans et non-Gitans et toute la richesse de la culture andalouse et la grandeur de l'art flamenco viennent d'un mélange des peuples : espagnol, arabe, juif, gitan et... non gitan. Or, entre l'idée de ce qui est pur et de ce qui est impur, le flamenco est l'expression d'un métissage musical tout à fait harmonieux dont la subtilité produit le paradoxe « du pur mélange » qui valorise le patrimoine national.



Lola Flores, timbre espagnol, 1996

12 – Extrait d'interview : Concha Vargas et Manuela Vicente, « *Camelamos naquerar : nous voulons parler* », *Études Tsiganes*, volume 10 (« *Femmes tsiganes* »), 1997, p. 57-73.

13 – Sur ce point on peut se référer au livre de Maria Helena Sanchez, *Los Gitanos españoles*, Madrid, Castellote editor, 1977 et à celui déjà cité de Bernard Leblon (1985) : les auteurs entrent dans le détail historique des textes de loi et décortiquent, au fil des pages, les mesures allant à l'encontre des Gitans.

Hommage aux « spécialistes de l'invasion »

Autre figure du mélange en guise de conclusion, Camarón de la Isla : *cantaor*, chanteur de flamenco, décédé le 2 juillet 1992 d'une maladie grave à l'âge de 42 ans. Son génie, ses nombreuses tournées, notamment avec le guitariste Paco de Lucia et la vogue flamenca de ces vingt dernières années, ont fait de Camarón le plus célèbre *cantaor* parmi les grands de notre temps. À l'heure de sa mort, la radio et la télévision espagnoles ont interrompu les programmes et appelé les auditeurs à une minute de silence. L'Espagne toute entière porte le deuil de Camarón et, le 4 juillet, jour des obsèques, 5 000 personnes environ (Gitans et non-Gitans) « envahissent » le village natal du Gitan. Parmi elles, la classe politique espagnole, ministres et autres élus de gauche comme de droite, assiste aux funérailles et rend hommage à l'artiste.

Des obsèques nationales furent également réservées en 1996 à la Gitane Lola Flores, artiste flamenca de l'après-guerre qui réchauffa le cœur des Espagnols (Gitans et non-Gitans) durant la période franquiste.

Tout cela étant dit, en France comme en Espagne, les Gitans demeurent « des étrangers ». Des mal-aimés...

Manuela Vicente



Fred, « Le petit cirque »,
Hara Kiri, n° 43, septembre 1964